- Lieu : caverne de la Foux et de la Mescla/altitude de 2 100 mètres
- Guide : le plongeur spéléologue Didier Quartiano.
- Eau : 11 °C et 19 °C

SOUS LA TERRE, LA LUNE

Une forêt, un bruissement d'eau en cascade. Le feuillage qui entoure l'entrée d'une grotte. Je passe du froid piquant extérieur à la douce étuve d'un cocon organique. Au fur et à mesure de mon avancée, la lumière s'effiloche dans mon dos et me livre en pâture aux abîmes.

Lampe vissée sur le front, nous nous enfonçons dans les boyaux de la Terre, en marchant sur un sol doré. Le plafond est un champ de baïonnettes de calcite, orientées vers les intrus bipèdes qui progressent dans ces lieux interdits. Sous nos lampes, la roche naturellement sculptée devient collection de masques vénitiens, totems africains ou créatures mythologiques. Nous ne sommes pas seuls, les âmes figées dans la pierre nous scrutent. Alors que le silence des stalactites avait effacé nos oreilles, j'entends vibrer de l'eau. J'ai parfois la sensation que mes os sont du même bois qu'une baguette de sourcier. Le bruit guttural se rapproche, elle est là. Elle coule comme le sang émeraude de la Terre. La montagne a un rhésus.

Je me glisse à l'eau tel un globule dans une artère. En surface, les ténèbres se zèbrent de reflets. L'eau s'anime en un magma turquoise. Je prends un dernier souffle emprunté aux poumons de la Terre, et pars en apnée dans l'inconnu visuel et cosmique. Sous la surface, c'est la Lune. La matière est vapeur, elle se dérobe en fumée. Surgissent alors des pitons au milieu de reliefs torturés. Pas un poisson, pas une once de vie animale. Je ne suis ni sur terre, ni sous l'eau, ni dans l'air. Je suis sur une autre planète, où l'air respirable est stocké dans des poches d'air dissimulées quelque part au plafond. Puis s'ouvre sous moi un puits sans fond, un œil géant sans pupille qui m'aspire. Dans ce trou se cache une arche qui veut suspendre le temps vers le deuxième siphon. Je résiste douloureusement aux sirènes du monde englouti et me contente d'un vol satellitaire au-dessus du gouffre. Sous l'eau le cinéma muet s'anime. La lumière projette mon ombre chinoise sur les parois de la caverne comme si la Mescla avait commencé à prélever mon âme.

O'NEILL

Je choisis de diffuser mes dernières apnées dans un lac intérieur, où la profondeur n'excède pas les 50 cm. Je me laisse flotter les yeux fermés et j'écoute, ressens et touche. J'entends les onomatopées des gouttes qui suintent et tombent autour de moi. C'est donc ainsi que le temps s'écoule ici ? Au son irrégulier des larmes du plafond ? J'ai toujours les yeux fermés, mon souffle endormi dans le ventre de la Montagne, je promène mes mains et caresse le sol. C'est la première fois de ma vie que je touche une matière aussi voluptueuse. La glaise sous-marine est d'une sensualité extraterrestre. J'ai cette impression de poser mes mains sur la gencive d'un monstre titanesque. Puis j'ouvre les yeux. À la faible lueur d'une lampe oubliée à l'autre bout du lac, je vois qu'autour de mes mains en mouvement s'élève une fumée d'argile. De dentiste je passe à magicien dont les doigts éjectent des nuages hypnotiques. Je referme les yeux, j'écoute les battements de mon cœur qui résonnent contre la paroi et s'éteignent dans l'argile. Ils sont très lents, comme pour ne pas déranger cette utopie du silence.

Cette apnée m'a rassuré quant à l'agitation insupportable du Monde en surface. Je sais désormais qu'il existe des lieux secrets, où la Terre nous prête sa paix dans un ailleurs encore inconnu.

- Lieu : lac de Saint Cassien (Haut Var)
- Guide : Jérôme Espla, avec une autorisation exceptionnelle pour le tournage du documentaire *Le Royaume des Silures*.
- Eau : 23 °C.

LES MOUSTACHES DU LAC

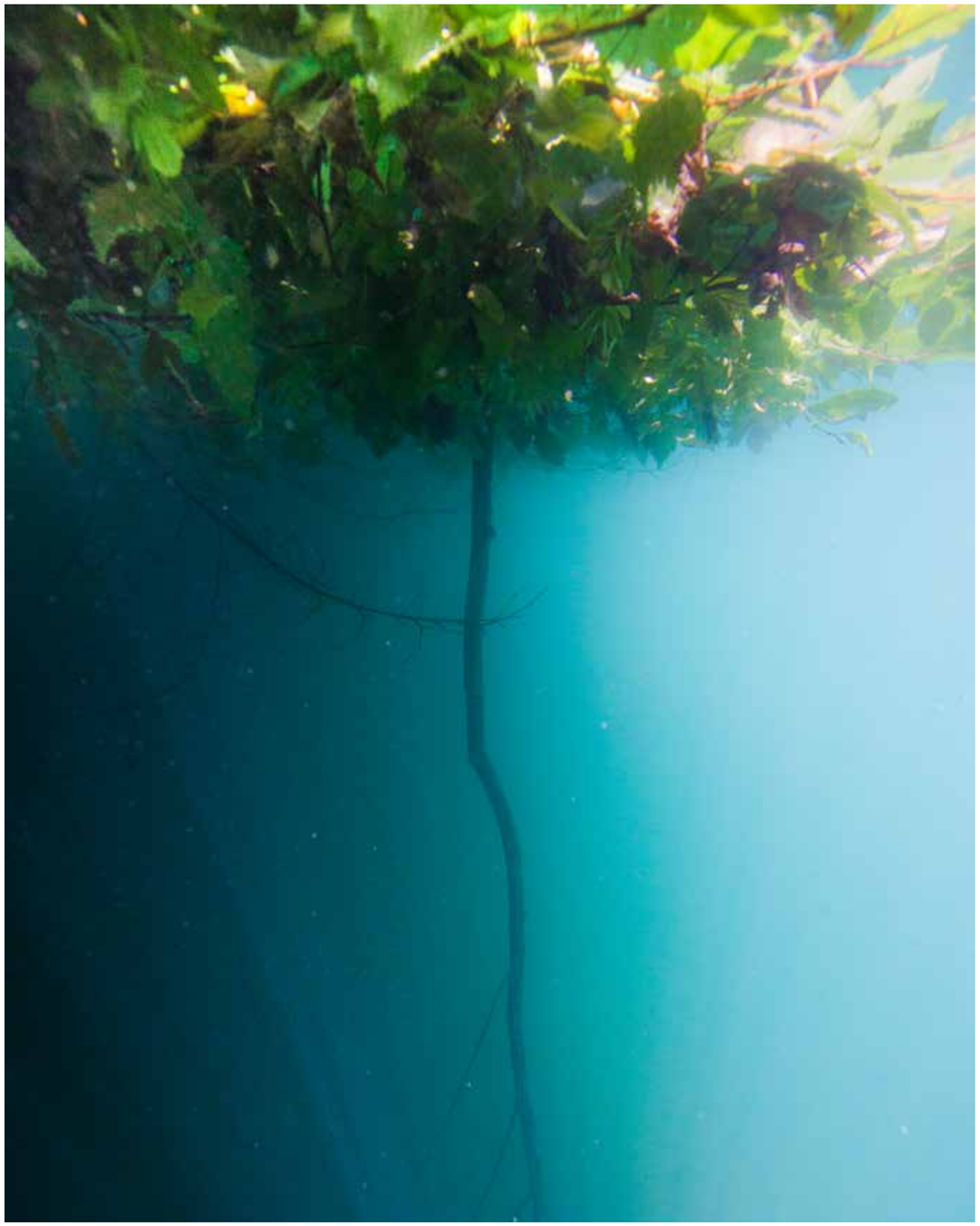
Il était une fois un jardin japonais, qu'on imagine partout sauf au Japon. Il était une fois une forêt engloutie dont les druides taisaient le secret. Il était une fois des arbres la tête sous l'eau, dont les fruits ne se rasaient jamais la moustache. Il était une fois les silures…

Figures de Quasimodo redoutées, mises au ban des bancs de poissons. Monstres visqueux mangeurs d'enfants. Généalogie douteuse remontant au grand-père Loch Ness. Ainsi pensent les terriens : l'inconnu n'est jamais sublimation des mystères, mais mère de l'horreur. Pourtant Dame silure, « poissonne » à moustache, pourrait évoquer bien des gloires moustachues ! Henri IV, Clark Gable, Einstein, Dali…

Nous pénétrons le cœur de la forêt qui les silures. L'eau a la saveur des larmes de pluie. L'énigme se faufile dans l'arabesque des branches et des ronces. Barbelés feuillus et quenouilles sauvages auréolent les abords du royaume.

Mon masque est avide d'exploration, lui qui n'a connu que poissons de sel et houle fracassante. Alors il plonge dans ce grimoire opaque, où l'épaisseur des ombres se transforme en chimères. Les silures sont là, quelque part, confondues avec sagesse dans ce décor qui les protège. Mais elles demeurent en leur donjon. Ici la mer n'est plus qu'un mirage faiblard, tant la force du lac me saisit tout entière.

Les poissons sont silhouettes de plombs et plumes de silence. Ils nous frôlent en fantômes doux et évanescent. Je retiens mon souffle. J'interroge brochets et sandres de mes branchies besogneuses. Où sont les silures ? Je comprends à leur façon de nager que les Moustaches du Lac ne se laissent pas friser de la sorte.



Posée sur un tapis de feuilles, j'observe les pyramides de branches, la mangrove ajourée. Mon masque me tire vers ces guillotines épineuses. Ma chevelure s'emmêle aux branches, devient pelote de laine effilochée, dévidée par le vent liquide.

Soudain un morceau de tronc parmi les troncs me dévisage. Bourgeons en pupilles, lisse écorce qui respire. Les prestes moustaches me sondent. On dirait un dinosaure transfiguré en créature 2.0. Ni poisson, ni monstre, plutôt estampe japonaise, ukiyo-e vivante dont les yeux traversent les âges. Les perles d'iris sont exiguës et perçantes, mais douces. Présentes mais timides. Myopes mais tactiles. Les quatre moustaches semblent tricoter mon ADN. Je laisse en paix cette première rencontre, laissant le silure à sa méditation transvégétale.

Je m'aventure plus profond. Les ténèbres qui m'aspirent sont épaisses comme une haleine fétide de crapaud. Jardins suspendus dans l'hémoglobine visqueuse de l'eau, nid de branches au milieu de rien comme une porte intemporelle. Et si c'était par là que coulaient les silures ? Le fantôme surgit et s'offre en reflet de Geisha. Eléphantesque silure albinos fuyant toujours plus loin notre cirque trop bruyant.

- Lieu : épave sous-marine
- Profondeur : entre -10 m et -39 m
- Eau : entre 19° C et 23° C

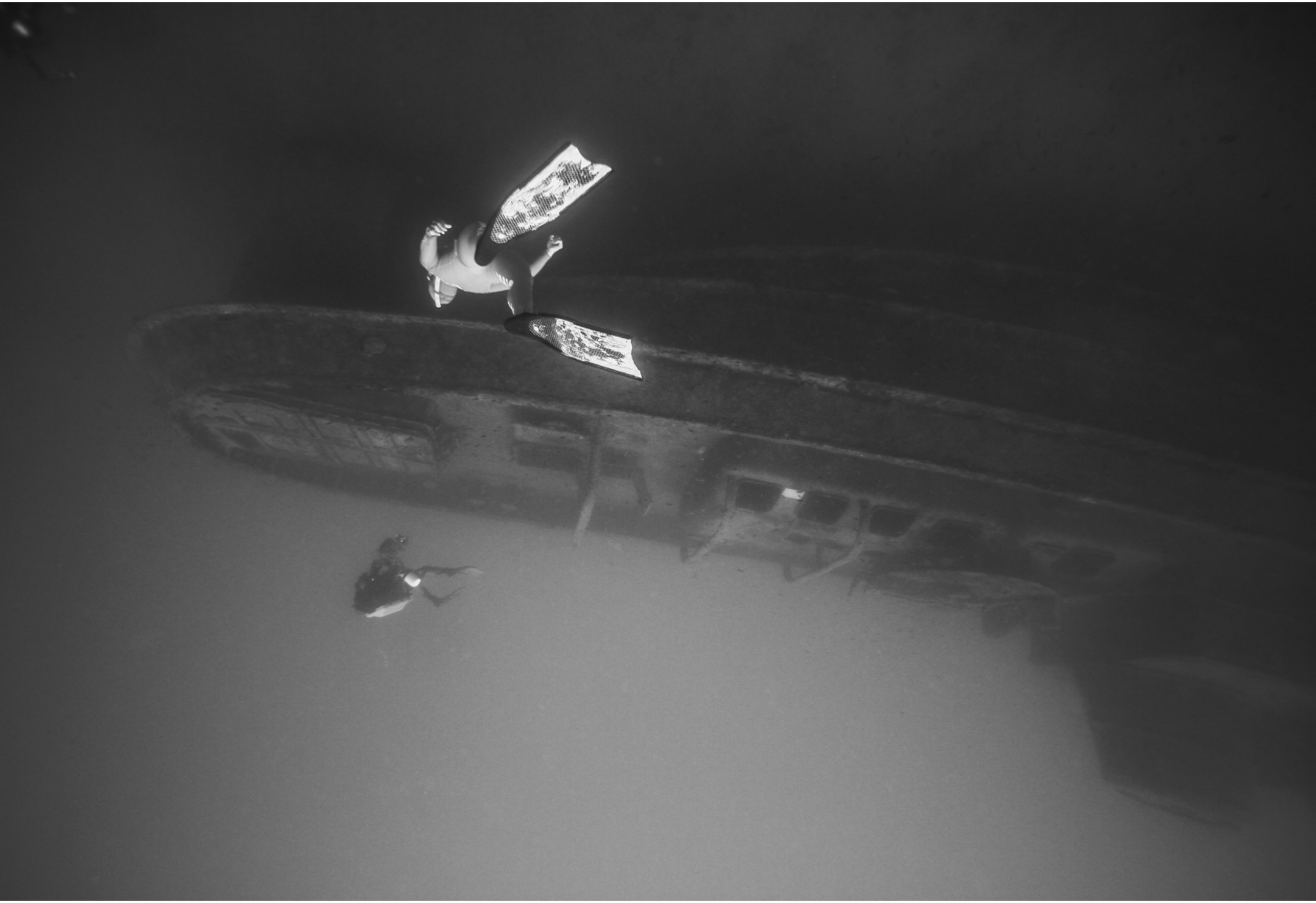
DORMEUSE DE FER

Tapis volant cuirassé et arrogant sur la surface d'une mer prétendue dominée. Puis tombent les obus, météorites scélérates, écueils, icebergs et coule le navire ! Naît alors le fantôme de fer dans l'antichambre des abysses. Meurent les hommes étranglés d'eau salée, et naissent les reliques de porcelaine et de laiton. Meurt le bleu, naît la rouille ferrugineuse.

La Mer digère la mort. Pleure la Terre ! Et se délectent les requins. La Dame de fer soupire en apnée. Enceinte du vide de ses cales, elle s'allonge sur son flanc et soulage son étrave meurtrie. Son squelette décharné accouche de la vie. Poussent les hibiscus de corail sur les coursives arborescentes. Le Temps, autoritaire, lui tisse la ferraille de gorgones aux branches torturées.

Madone en deuil, l'épave pleure ses enfants. Elle ressasse leurs âmes. Mais la Dame de fer accepte la vie. Sa matrice se remplit de poissons et fait d'elle un sanctuaire de mystères. Couleurs encrées d'invisible. Carte aux trésors arc-en-ciel, hurlant ses joyaux sous un faisceau de lumière. Rouge sang-de-bœuf, jaune, mauve, pourpre, bleu pierre de lune.

Je la rejoins en un seul souffle et me mélange à son silence. L'abysse l'esquisse à mon regard, je descends, elle grossit. Je descends encore, elle s'affine. Je descends toujours et elle m'embrasse d'un baiser froid de cimentier. Je la caresse. J'entends les âmes défuntes ronronner leur présence dans le regard charbonneux des cales. Mon cœur bat de son apnée pour mieux me rappeler la vitesse du temps qui passe. Poissons de vie, mérous troubadours, denti empereur, congres espion cachés. La vie étouffe la mort. Meurent les hommes, vivent les poissons, palpite mon souffle de cette victoire de l'Océan, mon Amour.

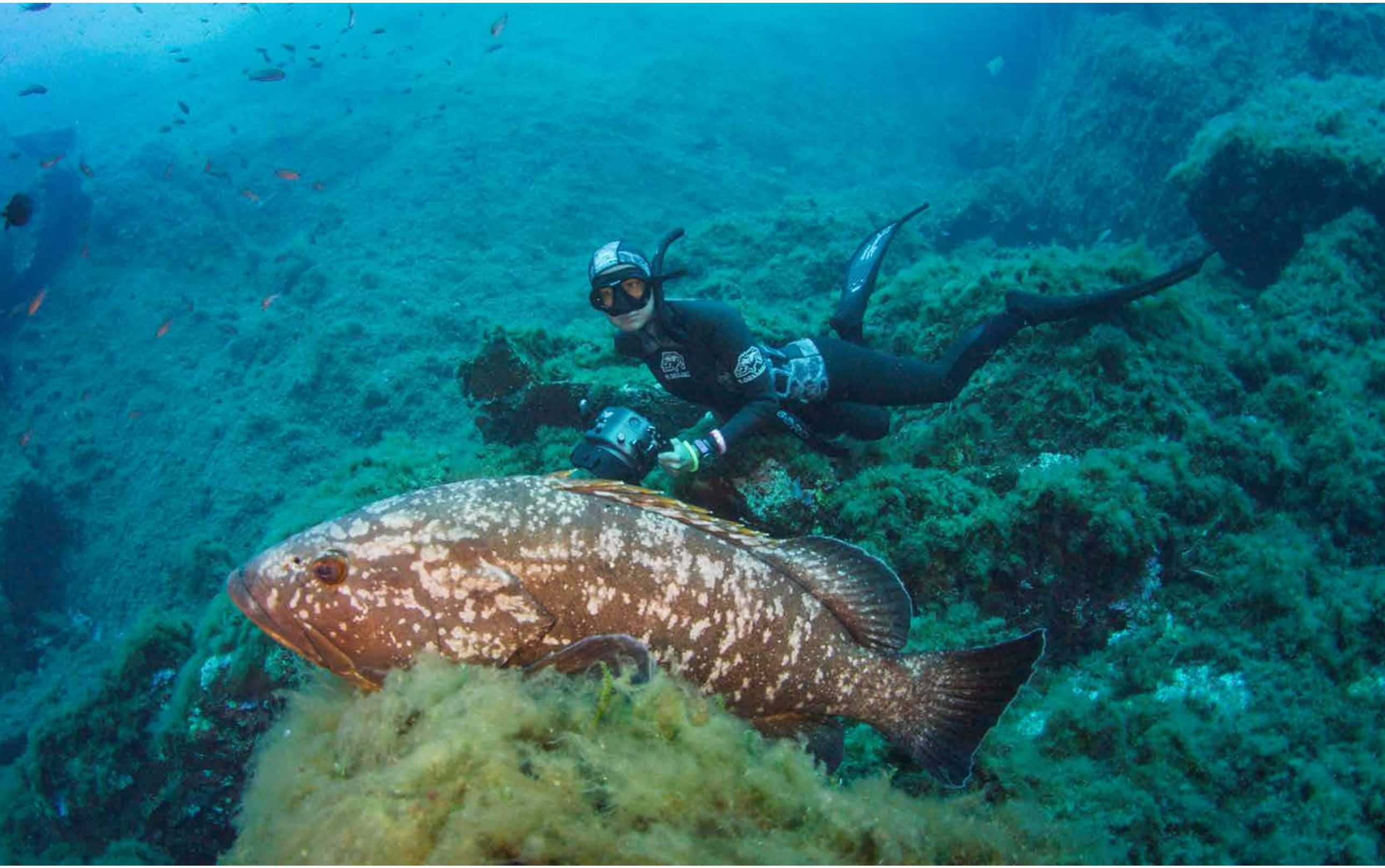


- Lieu : île de Port-Cros, Hyères, France. Parc National, sanctuaire Pelagos.
- Eau : claire, 21 °C. Variable suivant mistral et hydrocline.

L'INTRIGANTE

Ambassade inviolable où un concentré de vie se confronte aux canines des dentis. Asile où les mérous à foison dodelinent, avec leurs mâchoires boudeuses. Leurs yeux insoumis errent dans un strabisme désynchronisé. Les mérous ne manquent rien du kaléidoscope de Port-Cros.

La Gabinière est un hall d'exposition à la scénographie enchanteresse. Avec le mur de barracudas, toujours à bâbord de l'îlot, écran télescopique aux pixels piqués d'aluminium. Sur l'autre versant ce sont les corbs, alignés et sages comme des perles de boulier.

Dialoguer avec le courant violent pour obtenir un droit de passage et se laisser voler sur les stratocumulus de posidonie. Atterrir au milieu des rascasses, regarder les wagons de pagres défiler sur des rails invisibles. S'asseoir au fond comme dans un fauteuil velouté de cinéma. Demander un arrêt sur image pour voir le sourire de Joconde des dorades et sentir ses cheveux onduler au rythme des courants. Aimer se laisser chavirer par la sensualité du poulpe. Ses tentacules, flûtes de Hamelin noyant toute raison dans des profondeurs de non-retour.

Port-Cros, à la fois si proche et si lointaine, est un voyage étrange qui distille en vous une faim insatiable de beauté. Embrasser les eaux de Port-Cros c'est accepter d'être asservi à ses charmes sans plus aucun espoir de liberté d'oubli.